

**« Après la blessure »,
guérir au fil du temps**

Denis Vasse

12/01/06

1. Entre corps-objet et verbe fait chair, la naissance est blessure

En un premier sens, guérir, c'est ne plus être malade. Le plus souvent la guérison est considérée comme la fin d'un processus pathologique touchant au fonctionnement de l'homme, corps ou esprit. En tant que science dont le corps ou l'esprit de l'homme sont *l'objet*, la médecine bénéficie de l'avancée de différentes sciences.

Ainsi elle doit de plus en plus à la science la précision de ses analyses fonctionnelles ou biologiques voire psychologiques. Elle lui doit tant qu'en s'occupant des blessures de la peau, du cerveau ou du foie, des dysfonctionnements organiques ou systémiques, le praticien s'est mué en un savant *biologiste*.

En fait, avec le développement scientifique, ce n'est que *partie* par *partie* ou *système* par *système* que le corps de l'homme est devenu objet de science. Devenu *spécialiste* de la main ou du foie, du système vasculaire ou du système digestif, des interactions entre la composition du sang, son flux dans les organes et la circulation générale etc., le médecin est davantage celui qui connaît objectivement les blessures ou les maladies et comment l'on peut rétablir le fonctionnement des organes que celui qui reconnaît subjectivement quelqu'un et qui le soigne.

Cette connaissance objective du fonctionnement des organes, cerveau compris, se substitue à la reconnaissance subjective de soi dans un autre [son altérité]. Elle n'inscrit plus l'homme dans le temps de sa blessure pour qu'il renaisse à la parole de Vie qui sourd en lui au cœur de la séparation de la naissance éprouvée comme une déchirure.

En naissant, l'homme issu du sang de la femme et nourri de son lait aspire dès le début à renaître de la parole d'alliance qui le conçoit et qu'il incarne.

Au moment où l'enfant se sépare de la mère et que le cordon ombilical est coupé, c'est au souffle indissociable de l'air qu'il respire et de la voix qu'il entend que le sujet prend corps. Cet entrecroisement de l'air respiré et du flux sanguin se met en place dès la gestation. Il s'entend déjà dans la rencontre des époux. Seule la parole l'autorise. Il s'accomplit dans le cri de la première respiration, dans la libération de regard qui s'ouvre à l'extérieur et plus encore dans l'attention portée aux sons de la parole. Il est impossible de dire avec précision tout ce que suppose cette mise en circulation primordiale de tous les circuits organiques. Elle est la médiation régulatrice du rapport qui s'établit entre la multiplicité des membres et l'unité du corps, entre le dedans et le dehors, entre l'intime de la chair et la multiplicité des corps, entre le temps qui passe et l'instant d'un éternel présent qui toujours nous échappe.

Attentive au surgissement du sujet dans ce royaume, la médecine n'est pas seulement une science – ou *un ensemble de sciences* – qui panse nos blessures et fait cesser nos cris. Elle est bien davantage

Le corps de l'homme, en effet, n'est pas seulement *ob-jet* de science, *chose jetée devant* lui, *ob-jecté* dans l'extériorité du monde. S'il n'était que cela, il serait une *objection* toujours s'opposant à la vie. (cf. Edith Stein)

Loin d'être un tel objet, il est, nous l'éprouvons, le *temple* dans lequel la vie se révèle. En lui résonne la vérité cachée, oubliée, refoulée, de l'origine qui se dévoile dans le silence : elle parle. L'homme en son corps n'est pas seulement un *étant inerte*, il est un *être vivant* qui se conjugue dans le temps avec d'autres et dans l'intériorité de la Vie.

Il apparaît dans un corps parlant, celui d'un individu en même temps que celui d'un peuple, dans lequel se laisse lire la *genèse* du genre humain.

Voilà qui le distingue de toutes les autres espèces. A l'intime de l'intime d'une vie cachée en moi, *inconsciente*, un Autre « parle en nous ». L'acte de cette « parole en nous » constitue chacun d'entre nous en *pronom* d'un verbe qui nous déloge constamment de l'image de nous-mêmes. Quand elle se forme dans la chair invisible et qu'elle est projetée dans l'espace, jetée dans l'étable du monde, la Parole se fait chair au fil du temps.

Subtilement la voix prend le relais du cordon ombilical et en elle, les ondes du souffle pulmonaire qui oxygène tous les tissus se substituent aux battements de la circulation sanguine placentaire interrompue.

Si telle est la naissance, on comprend que la croissance qu'elle inaugure ne peut être exempte, dans notre monde, de déchirures et de dysfonctionnements. Les plus graves ou du moins les blessures qui provoquent les plus grands troubles dans la génération ou la genèse de l'homme, mettent l'identité du genre humain en question. Quelle que soit l'étendue du savoir humain, elles seront toujours relatives au champ de la parole et du langage, à celui de l'altérité hors de laquelle le sujet humain ne saurait parvenir à son accomplissement de « parlêtre ».

Ils réduisent à un objet l'être du sujet parlant qui disparaît dans l'objectivation scientifique d'un monde sans parole de vie.

Très vite, il devient *un numéro* dans une salle d'hôpital, *un estomac* sur une table d'opération, *un schizophrène* dans un asile, *un sida* ou *une grippe aviaire* sur la carte du monde. Cette réduction à l'objet d'un savoir – quel qu'il soit – fait courir à l'homme le risque d'être blessé à mort.

Face au technicien qui le manipule, l'enfant n'est plus *sujet naissant*, il se fait l'objet de l'autre et s'éparpille dans une multiplicité objective *sans référence à la vie en lui*.

2. Renaître de sa blessure

Comment mieux dire la dissociation mortelle d'une blessure originelle qui sépare à jamais la Vie du vivant ? Du même coup, comment mieux entrevoir qu'en dehors d'une relation intersubjective aucune médecine – voire aucun accouchement – véritable n'est concevable ? Peut-être vaudrait-il mieux dire que « hors de la relation intersubjective immanente à la vie, aucune médecine n'est praticable ».

Cela revient à penser qu'il n'y a de médecine que pour autant que, face au malade, le médecin ne peut être qu'un vivant ou, ce qui revient au même, un « parlant ». C'est bien ce que, jadis, nous laissions entendre inlassablement nos « patrons » quand ils nous demandaient de maintenir la primauté de *l'examen clinique* sur tous les examens complémentaires (devenus des examens scientifiques). Examiner un patient cliniquement consiste à le rencontrer dans la vie, dans son lit, dans l'intimité de son corps. Etymologiquement, la clinique est la médecine exercée au chevet du malade.

A travers l'examen clinique de n'importe quelle donnée objective en effet (radio, auscultation, examens de laboratoire etc.) le patient se trouve alors référé, dans les mains du médecin, à sa blessure native ou à une naissance éprouvée comme blessure : avec elle, le vivant fait l'expérience de ne plus être en lien avec ce qui l'anime. Tel un traumatisme, la naissance est une déchirure qui demande à être cicatrisée. Le nouveau-né réclame des soins pour vivre, mais il ne

guérira pas de sa séparation par la seule conservation du fonctionnement de ses organes en état de marche, il aspire à être reconnu dans le champ de la parole et du langage comme *un parmi d'autres, une unité subjective* et non comme l'objet partiel d'une pulsion qui le fait disparaître.

La finalité de la médecine n'est pas de redonner par des soins objectifs le souffle de la vie, elle est bien plutôt d'accompagner l'homme malade jusqu'au bout du chemin où le souffle du corps de chair est rendu à l'action de la grâce d'où il vient. Mais de même qu'il n'est pas au *pouvoir* de la médecine de donner un corps à l'esprit, il n'est pas non plus de son *devoir* de soigner le corps comme s'il n'était pas immanent à l'esprit ou, inversement, de soigner l'esprit comme s'il n'était pas immanent au corps. S'il faisait ainsi, le médecin saborderait alors ses propres recherches. Il dénierait les principes même de la médecine.

Soigner serait combattre la mort à tout prix. Et mourir, pas plus qu'engendrer ne pourrait plus avoir d'autre sens que celui de perdre le souffle comme on perd un *objet*.

3. Le fil du temps, la durée de la révélation

Que signifierait la Vie pour l'homme en effet si vivre ne consistait pas à prendre le temps de naître à la parole de vie oubliée par le vivant ? Consentir à la patience dans le temps du désir, c'est naître à la rencontre de la vie qui *est* cachée depuis le début, qui *était* avant moi et qui *vient* en ne cessant pas de se révéler en nous. En d'autres termes, la Vie se révèle dans la déchirure de l'image du « moi » idolâtrée ou de l'objet extérieur à nous auquel nous nous identifions pour échapper au souffle de la Vie par peur de la perdre.

Que serait guérir si la santé retrouvée ne consistait pas à rendre le malade au pouvoir de la parole immanente à la chair de tous ?

Dans la naissance de l'homme, l'invisible *apparaît* dans le monde sous la forme d'un corps visible, objet de science. Dans sa mort, le visible *disparaît* dans une chair une, invisible et indivisible.

Dans les deux modalités, la vérité de l'homme est signifiée dans l'apparition et/ou la disparition du corps au fil du temps. De même que tout vivant apparaît dans le temps et l'espace quand il naît, de même il disparaît du temps et de l'espace quand il meurt.

Naissant à la vie dans le temps, il est homme de Chair, et mourant à lui, il demeure vivant d'une Vie qui ne cesse de se donner à tous les vivants dans la mort. Si le vivant meurt, la Vie, elle, au fil du temps des générations, ne meurt pas. Elle se donne. Elle ne dépend pas exclusivement du fonctionnement du corps-objet pour lui-même, ce qui ferait de lui sa propre origine en laquelle il n'y aurait plus de différence entre Vie et vivant. La Vie n'est pas et ne peut pas être le résultat d'un fonctionnement.

Ce n'est pas parce que « ça » fonctionne comme un corps que le vivant est la Vie, c'est parce que, en lui, la Vie se révèle au fil du temps, entre naissance et mort, à ceux qui en avaient perdu la trace. De même, ce n'est pas parce que « ça » fonctionne comme un langage que le parlant est « parlêtre », être de parole, c'est parce que, en lui, la Parole se révèle comme ce qui fonde le parlant au cœur inaccessible de lui-même, dans l'Autre.

Vivre comme parler en vérité, c'est se révéler . Telle est la parole qui se révèle dans le Verbe fait Chair. Et de cette révélation, le corps de l'homme - comme le genre humain – sont le lieu. Le don de la parole

inscrit l'homme dans l'arbre généalogique de tous les hommes jusqu'aux extrémités de la terre en même temps que dans la Vie qui se manifeste en chacun d'eux. Il révèle que la Vie aime les vivants. Elle est l'Amour et elle le dit. Elle meurt de s'offrir à eux comme une promesse et comme une source. A chaque naissance et à chaque mort, l'homme éprouve la grâce du pardon, d'un don sans conditions et qui n'entre dans aucune stratégie.

* 1 *

*

Mis à l'épreuve du temps, l'homme souffre de son apparaître et de son disparaître : il fait l'expérience du Verbe qui le conjugue et il découvre en ses blessures la source de la Vie qui, s'engendrant en lui, l'autorise à demeurer uni à lui dans la foi en la communion originaire, dans le temps de l'exil comme dans l'éternel présent de la grâce.

Chacun guérit au fil du temps où la Vie qui demeure éternellement se donne à découvrir dans le vivant qui passe. Nous sommes appelés à y vivre dans un Présent d'une Présence Originnaire à laquelle le Fils de Dieu donne le nom de Père des vivants et des morts. En lui Dieu se révèle à nous dans la naissance aussi bien que dans la mort de son fils qui habite en nous et parmi nous.

En naissant dans un corps, Jésus Christ révèle en mourant et en ressuscitant que ce n'est pas la Vie qui meurt, mais le vivant qui, ne la désirant pas, refuse d'y croire. La mort sur la Croix est le fil symbolique qui fait de la mort le lieu de rencontre du Fils de Dieu avec l'homme pécheur qui reconnaît en Jésus sur la Croix la justice d'un frère en Dieu. C'est au fil du temps que nous rencontrons ce frère humain qui de vivre comme nous, nous engendre à nouveau dans la Vie dont tout Fils vit en esprit et en vérité, celle du Père Éternel. Avec lui et par lui, dans la foi en sa naissance dans le monde et en sa résurrection de la mort, nous

croyons en la Vie éternelle d'un Dieu qui se manifeste en nous comme l'Écriture nous l'apprend du Premier né d'entre les morts.

Telle est la lumière de la Parole qui s'accomplit dans une chair envisagée par l'Esprit, celle d'un corps où se révèle le visage du Fils dans lequel s'accomplit la promesse faite à Abraham.

La résurrection de la mort ne peut se penser comme don gratuit de la vie éternelle et vraie qu'à la lumière de l'esprit de Dieu en nous. Au fil du temps, chacun reconnaît en lui-même – hors de la satisfaction orgueilleuse de sa volonté propre de posséder la vie pour lui seul – l'accomplissement de la volonté de Dieu. Dans la rencontre de celui qui vit en lui comme en nous, ce n'est plus le moi imaginaire qui en nous se défend contre tous les autres, c'est l'Autre qui ne se défend pas d'être comme nous et qui ne cesse de se donner à nous jusque dans la mort. Alors, nous faisons avec lui l'expérience que le royaume est proche. La parole où s'entrelacent ce que nos yeux voient, ce que nos oreilles entendent et ce que nous éprouvons à l'intime de nos vies comme présence réelle, célèbre aussi bien la naissance dans la vie que la résurrection de la mort. Elle chante l'expérience du pardon des fils prodigues et des frères ennemis.

* 2 *
*

Notre naissance lue comme une souffrance qui nous marque du signe de l'abandon dans la solitude du monde, s'accomplit au fil du temps dans la joie d'un don qui nous émerveille. Nous y sommes appelés à vivre de la Vie unique, celle de Dieu notre Père. Elle se transmet au fil du temps comme le présent d'une Présence invisible – celle de la chair - hors de laquelle nous ne saurions nous éprouver comme des vivants dans le monde.

Sans ce fil du verbe fait chair, nous sommes sans lien avec Dieu. Sans lui qui nous entrelace avec lui et avec les autres, nous connaîtrions pas la liberté de l'amour le plus grand, celui qui donne sa vie à ceux qu'il aime.

Etre appelé à vivre dans l'objectivité du monde, les nouveaux nés que nous sommes croient en *savoir* quelque chose quand, souffrants, ils ne sont pas satisfaits d'être né. Notre blessure d'orgueil tient à un refus de la vie à cause des conditions dans lesquelles nous y sommes appelés. Dans l'acte même où nous la refusons, nous prétendons qu'elle ne nous a pas été donnée ou que nous n'en voulons pas. Nous l'avons dit : ce don de soi que reçoit l'aimé dans l'amour est repérable dans deux actes qui n'en font qu'un : celui de la naissance et celui de la mort. Être engendré, c'est consentir à la vie qui se donne en chacun et en tous comme en elle-même. Engendrer quelqu'un et mourir pour lui, c'est vivre d'un amour qui est l'origine de la Vie dans tous les vivants. Il est l'absolu du don. C'est à cet absolu de l'amour que le temps touche. En commençant comme en finissant, c'est à cet amour absolu que le fil du temps nous lie. Il n'est relatif à aucun pouvoir dans le temps. Pour en vivre, personne ne saurait se prévaloir de quelque naissance ou de quelque victoire ou guérison que ce soit.

Après la blessure de la naissance, nous guérissons au fil du temps du désir qui nous relie au Fils. Ainsi nous advient la vérité que nous avons chercher objectivement, hors de nous, dans le monde alors qu'elle se trouve en nous, dans la vie où le Christ la révèle !

Dans l'*aujourd'hui* de la lumière de Dieu, c'est par les blessures du Fils mort sur la Croix que nous sommes lavés et guéris . Avec elles, l'absolu de la vie se manifeste au cœur du pécheur comme dans le corps du juste.

Analyse (Suite)

La parole – en tant que médiation originaire – est le nom qui est le signifiant de l'unité de la chair parlante dans laquelle tous les sujets communient. Dans le nom qu'elle nous donne, la parole est la référence au don de l'Esprit qui circule dans l'arbre généalogique du genre humain. En lui, la Vie se révèle dans les vivants et les vivants se révèlent dans la Vie.

Lorsque le corps de l'homme n'est plus ordonné dans et par l'acte de la parole, il ne résonne plus du Verbe qui nous conjugue dans les manifestations de nos vies différenciées. Alors le fil du temps qui tisse la toile de la tente d'Abraham qui nous abrite jusqu'aux extrémités du monde se rompt dans la tempête. La Vie promise n'est plus audible. Elle ne se révèle plus dans la Parole. Elle semble une illusion... un mensonge. Nous ne sommes plus que des objets multiples sans référence à une Origine Vivante – la Vie qui n'est vivante que de se donner – , une multiplicité de corps mouvants qui ne sont plus des « corps » où se révèle et apparaît dans une modalité particulière et individuelle, la Vie de tous.

Il n'est pas rare que, sur le divan, cela s'entende explicitement.

Mon corps, je le vis comme un **objet à part...**
en tous cas : c'est un **objet entre moi et les autres...**

Je fais tomber mon stylo, elle sursaute.

J'ai peur des bruits en ce moment. C'est un exemple.
Mon corps a des réactions **exagérées**
et j'en suis, moi, surprise.

Les réactions exagérées n'obéissent plus à la discipline de l'agir. Elles rompent l'unité du corps dans le rapport à la loi ou aux autres. Elles signalent un désordre dans les membres et comme la *désintégration* de l'unité du corps :

Je voudrais que mon corps ne fasse plus question
qu'il soit **intégré** à moi-même
Je pense à une chanson : c'est "*le corps violent des fédérés*"
Je ne me rappelle plus le reste.
Ce qui me fait peur, c'est que mon corps est autonome.

Il n'est pas unifié dans le désir de l'Autre. Il ne fait pas corps avec les autres.
Il se manifeste par la violence qui brise la « fédération ». C'est un corps violent
« défédéré ».

Je me rends compte... **après coup** ... que je me suis approchée de quelqu'un...
et avec mon corps, il y a le son de ma voix (qui est autonome et non intégré)...
[Je me rends compte... **après coup** ... que je me suis approchée de quelqu'un..].
que j'ai posé ma main sur quelqu'un...

Comment mieux dire que ce qui a été refoulé et demeure inconscient,
propulsé hors du champ de la parole et du langage, resurgit dans des mots ou
des actions bizarres qui ne sont pas intégrées dans l'« ordre » par une loi qui
régit les membres et les organes d'une unité subjective, celle du corps
individuel comme celle du corps du peuple ? Le désordre suscité par
l'autonomie (inconsciente) paraît injuste. Derrière ou sous l'apparence de la
violence, du viol ou du vol, il empoisonne le cœur. L'homme ne répond plus
de son nom : son corps agit seul et hors la loi. Quand il parle, il ment et quand
il agit, il fuit. Et ce sans même le vouloir consciemment :

J'ai l'impression d'une **injustice**...
Ça trahit le noir au fond de moi...
ou le dur de ma voix...
ou le sans respect
et j'ai l'impression que je ne le veux pas,
j'ai l'impression d'une **injustice**...

Est-ce que le mensonge, c'est de fuir du fond de moi ?

Son corps et sa voix – comme des objets à part, autonomes, sans lien –
échappent à la fonction médiatrice de l'échange. Le sujet auquel ils
appartiennent est comme « à côté ». Ils ne respectent pas non plus celui auquel
ils sont censés être adressés. La blessure dissocie le corps et l'esprit. Le lien qui
les intègre l'un à l'autre, la parole, se trouve lassée par le mensonge. Une
telle dissociation condamne à mort.

Elle découvre en même temps qu'un tel comportement, voire une telle gestion, n'est **pas juste : c'est même inversé, injuste. C'est une manière de fuir du fond de soi pour que la violence de mort qui est en soi ne se révèle pas.** Contaminé par le virus multiforme de la peur, le vivant a honte de son corps, il se met en retrait, il se dévalorise : il est une ordure et il jouit de son refus d'être ce que lui-même dit qu'il est. Écoutez plutôt.

Je me dévalorise constamment
et je n'accepte pas d'être une **ordure**
Et ce mot d'ordure qu'on ne peut appliquer à personne,
je refuse qu'il me soit appliquée à moi, non plus

L'homme entre alors dans cycle infernal : il refuse d'être refusé, jeté. Mais, ce faisant, il s'identifie à celui qu'il imagine comme refusant, c'est-à-dire à la projection de ce qu'il ne veut pas voir en lui, de son inconscient. Nous voilà dans ce que j'appelle le refus-rejet. Processus masochiste dans lequel ma patiente s'identifie à celle ou à celui qui, l'ayant réduit à l'objet de son plaisir, l'a précipité dans le déni du sujet jusqu'à se passer d'elle-même comme ses parents se sont passés « d'elle ».

Est-ce que je dois éviter de voir mes parents?
Je crois qu'ils se passent de moi, qu'ils s'en sont toujours passé...
Je n'ai pas eu **d'existence** pour eux
parce que j'ai toujours été quelque chose qui provoquait,
ce qui fait qu'on peut se passer de moi comme on se passe d'un **excitant**

Ma mère m'a appelé, hier, à midi
et le fait de ne pas avoir vu mes parents depuis si longtemps,
c'est déjà un poids...
"Le pouvoir de parler et le pouvoir de se taire"...
Quand ma mère a appelé au téléphone,
je me doutais que ça pouvait être elle.
Je ne l'ai pas provoquée, tourmentée
Mais c'est en ne le faisant pas
que je me suis rendu compte à quel point je le faisais avant...
Y avait un malaise, parce qu'on ne savait pas quoi se dire.

Cette problématique perverse est la pire : elle entraîne à l'identification imaginaire du moi non à **un sujet parmi d'autres**, mais à un objet rejeté, insupportable. L'identification à l'objet est toujours le déni de sa propre subjectivité. Au lieu d'être vécu comme moment de la vie se révélant en vérité, « la subjectivité du sujet n'est plus que l'objectivité de l'objet (EHusserl) ».

4 . De l'inceste muet à la parole de vie

Revenons, pour finir, sur le nom qui désigne l'homme, son nom propre. Ce nom ne peut être le signe de quelque signifié que ce soit. S'il l'était, l'homme serait référé à une représentation, à un objet qui dirait quelque chose de lui ou lui donnerait un sens. Le nom n'est justement pas un totem. Au contraire, l'enfant perd sa qualité de sujet quand il est réduit à un objet de satisfaction, d'excitation ou de quelque jouissance que ce soit pour quelqu'un qui se sert de lui et le jette. Il s'éprouve alors dans la passivité morbide ou exaltée - avant d'être mortelle - d'un être qui n'est pas délivré de la prison d'un fantasme incestueux. Ce dernier n'autorise pas l'ouverture, au fondement de soi, à l'origine de la vie. A l'intime de l'intime, l'ouverture à l'Autre est remplacée par la fermeture obstinée du refus d'être afin de ne pas être rejeté par lui-même. A la place de la rencontre de la vie dans le vivant, se dresse le mur d'une autonomie anonyme, la défense contre une pulsion aveugle et sourde qui fait peur, une « chose » dévalorisée et dévalorisante, un objet mis à part, une ordure. Le corps n'y est plus vécu comme la demeure du sujet - le temple de l'esprit - mais comme le lieu d'une contention, d'une rétention ou d'une agitation non maîtrisable et sans liens. **L'existence** du sujet y est réduite à l'excitation provoquée par un objet **excitant** pourrait-on dire.

Quelques mois après la séance que je viens de relater, cette jeune femme pouvait dire :

Je vais mieux, je vais subitement mieux
Je ressens des choses que je n'ai pas ressenties **avant** dans mon corps..
et je suis...je suis étonnée...
C'est du **courage**...et puis...
c'est comme si c'était **mon corps qui devenait courageux**...

Un corps qui devient courageux n'est pas un corps « autonome », objectif.
Comme il en est pour la joie ou pour la souffrance, il n'y a de courage que de
quelqu'un.

Elle l'éprouve comme on éprouve une souffrance dans un rêve : elle n'en est
pas pour autant la souffrance de quelqu'un, même si , en en ayant rêvé, nous
nous demandons d'où elle vient. C'est d'être éprouvée dans la chair d'un sujet
qui parle, que son nom rend compte. Elle n'est pas confondue avec l'objet lou-
garou de Boris Vian

J'ai rêvé sans être endormie...
mais c'est comme si j'avais fait ce rêve la nuit...
c'était un rêve de jour
mais j'ai fermé les yeux et j'ai rêvé sans être endormie..
mais comme si c'était venu d'un endroit inconnu...
je me demande toujours d'où viennent les rêves de la nuit.

Ce qui me vient à l'esprit,
c'est le titre du livre que je lis :
Le loup-garou de Boris Vian...
J'aime pas beaucoup d'ailleurs,
parce qu'il y a dans le livre quelque chose d'incohérent...
mais c'est pas le mot...
Mon rêve, c'était pas lourd...
et en lisant le loup-garou, je me disais:
"Pourquoi a-t-il écrit cette histoire?"
C'était saugrenu..., quelquefois beau...mais...

Au lieu de l'objet de regard autonome ressenti dans la séance analysée
précédemment, de la peur et de l'injustice, c'est de la danse des différences
qu'il s'agit dans l'unicité même de leur mouvement. Il s'agit de la rencontre
d'une homme et d'une femme ressentie dans la fragilité d'un corps d'enfant. Le

nom de cette femme n'était pas sans rapport avec la fragilité. Il signifiait, dans le patois de sa région « le corps d'un enfant »

Dans le rêve que j'ai fait...
je crois que j'ai dû dormir et que j'ai rêvé:
c'était sûrement comme j'imagine la rencontre d'un homme et d'une femme
et je ressentais que j'avais un corps... le mot n'est pas...fragile...
C'est ce que j'avais vu dans un film : un homme et une femme enlacés
et c'était complètement naturel... et animé par une même autre chose...
c'est comme s'ils étaient pareils...à deux avec ce même mouvement...
et y avait du calme.
A la fois, une force...
et un rythme donné...mais pas par l'un ou par l'autre.

Ce rythme donné dans la danse unifiante des différences, n'est-ce pas le mouvement de la Vie dans les vivants et, tout à la fois, le mouvement des vivants dans la Vie ? le mouvement de la vie qui se donne ou se révèle en esprit et en vérité ? Comment mieux dire l'Esprit qui engendre le même mouvement en chacun et en tous, dans nos corps charnels comme dans la Chair où ils sont engendrés dans la Vie et pour la Vie.

En d'autres termes : en Dieu et pour Dieu.

Lorsque les jésuites de Nantes m'ont demandé de prendre la parole devant vous et qu'il m'ont proposé ce titre « *Après la blessure* », *guérir au fil du temps* », je n'avais retenu que « Guérir au fil du temps » et j'avais laisser tomber « la blessure » qui était pourtant mise en évidence par des guillemets.

Mais finalement, la blessure dont l'homme souffre dans le monde, n'est-elle pas « la blessure de naître dans le péché », de naître dans le monde sans pouvoir y vivre de la vie qui se donne en lui et qui se transmet sous la loi du péché pour ceux qui, « dans leur prétention à la sagesse, sont devenus fous et *ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une représentation, simple image d'homme corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles.* »

Je vous invite à lire l'épître aux Romains de saint Paul.